
INTRODUCTION

Les introductions sont choses curieuses. Elles consistent à dire au lecteur ce qu'il va lire, à l'avertir, le prévenir, à... l'introduire, comme s'il était incapable de découvrir un texte tout seul. Chez Madame la Marquise, l'huissier, l'aboyeur, annonce bien fort qui vient. Le visiteur lui, sait en général où il va.

Les romanciers ne font pas d'introduction. Monsieur Proust, Marcel de son prénom, ne prévient pas son lecteur qu'il en prend pour longtemps, qu'il « entre » en lecture comme on entrait au couvent, quand il lit cette simple phrase : « Longtemps, je me suis couché de bonne heure. »

On dira que le roman classique comporte des chapitres d'exposition. Monsieur Modiano, Patrick de son prénom, notre dernier prix Nobel de littérature, n'en écrit pas. Le lecteur est tout de suite perdu, entre La Varenne Chênevières, le sud de Montmartre et la place Clichy. À Paris.

Bref au « Degré zéro de l'écriture » doit pouvoir répondre un « degré zéro de la lecture ». Ne vous méprenez pas, chers étudiants en architecture : vous n'êtes pas nul ! Si vous n'avez pas lu Monsieur Barthes, Roland de son prénom, « Le degré zéro de l'écriture » correspond à une écriture qui ne doit qu'aux mots, aux signifiants et aux signifiés, et rien au style, aux effets, à la rhétorique, au genre. Le lecteur ne sait donc pas réellement ce qu'il va lire, ne sait pas s'il s'agira de poésie, de drame, de roman, dans le « grand style » bien sûr. D'où ce « degré zéro de la lecture » : on commence à lire sans savoir ce qui est à lire. Et peut-être à comprendre, malgré tout.

Si j'ai du mal à me faire comprendre, lisez par exemple les trois premières pages du *Petit bleu de la côte Ouest* de Jean-Patrick Manchette. Jamais, vous ne saurez que vous commencez un des meilleurs polars. Mais je n'aurais pas dû vous le dire.

Une introduction a donc quelque chose de très académique : l'auteur vous dit ce que vous allez lire et en conclusion, il vous répète ce que vous avez lu. Quand on est paresseux ou pressé, et un peu au courant du sujet de ce gros livre au titre savant posé sur votre table, une lecture de l'introduction

et de la conclusion suffit à pouvoir en parler savamment dans les dîners en ville. Ou à la « cafète » ! Cela non plus, je n'aurais pas dû vous le dire.

Cet opus que vous avez dans les mains ne se veut pas académique. Je n'ai rien contre les gros ouvrages au titre savant posé de part et d'autre de mon petit opus sur votre table, et j'ai beaucoup de respect pour leurs auteurs, j'en connais malgré tout quelques-uns et je les salue, mais j'ai toujours été incapable d'écrire de telles sommes. Peut-être parce que chaque phrase écrite suscite chez moi de nouvelles questions remettant l'écriture de la fin d'un paragraphe aux calendes grecques. Monsieur Proust, Marcel de son prénom, écrivait, lui, toutes les remarques qui lui passaient par la tête. Il a trouvé le bon truc mais *la Recherche* est un peu longue... pour le lecteur pressé qui penserait avoir très vite la réponse à cette question, mais que cherche-t-on ?

J'ai peut-être trouvé ici mon « truc » en rédigeant une première entrée, étudiant(e) je crois, et comme je vous l'ai dit, une question chez moi en appelant une autre, la première entrée en a généré une deuxième, et celle-ci une troisième, et ainsi de suite. Vous compterez vous-même combien en compte ce *vocabulaire* et vous lirez à l'entrée *Entrée* pourquoi on en trouve une à Corbu et non à Perret, mais ceci est un exemple.

J'avais quelque chose à dire en commençant d'écrire mais vous avez compris que je vous laisse le découvrir en recollant les morceaux à votre façon. Une piste malgré tout parce que je suis un pédagogue qui ne met pas ses étudiants en échec : ce que j'avais à dire concernait les écoles, leur enseignement, leurs professeurs, les étudiants, et bien sûr l'architecture.

L'architecture n'est pour moi jamais une certitude mais un questionnement permanent sur la forme que l'architecte peut donner au petit monde qu'il est invité à transformer, quelques centaines de mètres carrés parfois. Cette forme s'inscrit dans une histoire, doit prendre sens, est faite pour être vécue, vue par tous ceux qui passent. Mais chaque nécessité d'architecture peut donner *lieu* à de multiples résultats, à de multiples formes.

Cette indétermination étant là, que va-t-on enseigner ? À apprendre à se poser des questions et à les construire. Ce n'est pas une position facile et chacun a bien sûr sa façon de poser les questions et chacun a raison. D'où cette ambiance particulière dans les écoles où rien ne semble acquis, où tout est sans cesse remis en question, critiqué, et où toute idée forte s'affirme d'une voix théâtrale, glissant vers le dogme auquel on doit s'accorder ou s'opposer. Ainsi de la question du contexte dont on vous abreuve ou vous abreuvera. Chaque architecture s'inscrit dans un lieu qu'il faut connaître – le contexte – avant de le transformer. Peu d'enseignants s'opposeraient aujourd'hui à cette affirmation. Mais une fois posée, quel contenu concret donner à ce qui constitue une sorte de postulat ? Faut-il s'intéresser au règlement d'urbanisme ? Ou à l'histoire du lieu ? Ou encore demander aux étudiants une approche phénoménologique fondée sur de longues marches

d'imprégnations. Cette question n'a pas de réponse unique, toutes les propositions énoncées là sont recevables et dans une réunion d'enseignants en architecture, personne ne s'entendra sur la plus importante d'entre elles et chacun aura raison. Une seule conclusion en sortira : que chacun fasse comme il l'entend. Mais il sera difficile à l'étudiant naissant de comprendre que toutes ces positions doivent être confrontées, cumulées avant qu'il se forge sa propre pensée.

Et s'accorde-t-on même sur le sens des mots échelle, rythme. Et une façade est-elle une façade quand on peut avoir pignon sur rue !

Alors comment écrire un traité de l'intraitable autrement que comme une suite de question, suite qui n'est pas finie, au sens mathématique, bien sûr (d'où cette version... courte !). Oui, chaque mot ouvre autant sur les questions qu'il pose dans l'architecture, dans l'enseignement, que sur une réelle définition. Chaque mot est une réelle *entrée*, pouvant mener à nombre d'autres lieux du texte.

Si tel est le cas, la fin de la définition comporte un mot écrit en **caractères gras**. Ainsi **Arché** se termine par **auteur** inscrit en dessous du texte. Et chaque mot dans le développement constituant une **entrée** est typographié en **gras**. Vous avez tout compris : **entrée** est écrit en **caractères gras** et donne donc lieu à un chapitre. Mais caractères gras n'est qu'une indication typographique et n'est donc pas en gras ! Vous trouverez à la fin du volume la liste de tous les mots traités ainsi que celui des noms de personnes ou de lieux cités.

Voilà ce que je voulais vous dire avant de vous laisser découvrir les pages qui suivent, où le seul classement des entrées qui vaille est un ordre alphabétique. Cette convention vous aidera à vous retrouver. Et rien ne vous interdit de commencer par l'initiale de votre prénom. I ? B ? N ? A ? Ou bien qui sait, G ou E ? Et pourquoi pas F ?

J'ai dit que je ne ferais pas d'introduction, ceci n'est donc qu'une prétérition.